

COMBAT

18, rue du Croissant - II'

28 OCTOBRE 1963

SALON D'AUTOMNE

cela en un mot correspond à notre quête alors nous savons que l'art ne nous a pas trahi. Mais il y a autre chose encore.

Revenons en arrière pour que la leçon soit plus complète.

A la fin du XVII^e siècle Vasari architecte et critique remarquait que la reproduction sur mosaïque d'une peinture du Titien ne correspondait pas au tableau et ne le faisait pas ressortir. Il s'agissait d'une mosaïque fait sur l'église St-Marc que l'on peut encore voir de nos jours.

A la Biennale de Paris, ici au Salon, un peu partout, il n'est question que le travail d'équipe, d'œuvre collective. Ce n'est pas d'aujourd'hui que Combat s'explique justement sur le travail collectif et en octobre 1957 déjà nous montrions que l'art de chevalier ne conservait plus la première place et que l'art monumental devenait chaque jour, plus adéquate à l'évolution de notre société. Dans les temps des œuvres pariétales on œuvrait pour œuvrer, aujourd'hui, on retourne à la fresque pour satisfaire certaines éclosons sociales. On peut conclure ainsi que l'artiste est dans une période de décadence. Donc sur le mur vivant de ce Salon, nous sommes attirés par une équipe comprenant Baron-Renouard et Herzelle.

Ce que Vasari déplorait il y a quelques siècles, Herzelle le retrouve, la grande pensée de Ravenné et le souffle de l'esprit. Citons encore Marcelle Cahn si dépouillée et qui à elle seule, peut, pourrait présenter le Sacré de notre siècle.

Claude RIVIERE.

Ce travail qui nous est présenté marque-t-il un aperçu différent de la métaphysique de notre siècle ?

Si nous situons Baikoff, dont une exposition personnelle a fait découvrir toute la poésie de cet artiste et qui essaie d'aller non seulement au-devant d'elle-même mais encore au bout de son destin, si en Poljakoff dans ces sévères tonalités de fonds marins nous retrouvons ce tragique aspect de ce peintre qui ignore, et cela il le fait avec grandeur, toute mesquinerie, toute tricherie, si nous mesurons l'audace d'Etchegui dont la douceur de certains tons font penser à une caresse, à un certain attendrissement qui serviront de « va bene »... si tout

Mais la partie la plus vivante est au rez-de-chaussée, dans les sections d'architecture et celle intitulée « Le Mur vivant », mouvement dont R. Juvin a été le créateur, et qui se manifeste ici avec efficacité. Le but de ce mur vivant est d'abolir les frontières entre ar-

COMBAT

18, rue du Croissant - II'

28 OCTOBRE 1963

SALON D'AUTOMNE

Jan J. A. Carter

chitectes, peintres et sculpteurs et de constituer des équipes de synthèse des arts. Nous sommes ici dans un domaine moins expérimental qu'à la Biennale de Paris, mais probablement plus réaliste puisque les thèmes traités sont les suivants : groupe scolaire, salle de jeux, usine atomique, théâtre de plein air, etc. Pour chaque équipe une maquette est présentée de l'ensemble et elle est accompagnée d'un ou deux détails d'ornement ou de matériaux réalisés à grandeur. A part deux ou trois, les projets sont extrêmement valables et révèlent un souci de recherche et le désir d'employer les matières nouvelles. Ce tout est présenté de façon attractive et vivante.

Autre source d'intérêt : la section d'architecture consacrée elle aussi à Paris, où l'on a su éviter les plans trop techniques pour le visiteur auquel sont proposées au contraire de nombreuses photographies de réalisations en cours.

Evidemment les projets de l'opération « front de Seine », c'est-à-dire du 15^e arrondissement sur l'emplacement des actuelles usines Citroën sont un des éléments les plus actuels et les plus intéressants, ne serait-ce que par leur conception sur quatre niveaux : circulation, piétons, bureaux, logements.

POUR revenir à la galerie Charpentier disons que là encore les peintres n'ont pas toujours été de bons juges et que, dans la plupart des cas, ils choisissent parmi leurs contemporains ceux qui leur ressemblent le plus. Segonzac est le seul à avoir fait un coup d'audace : à avoir choisi à côté de Planson, de Despierre et de Genis, René Artozoul dont l'évolution lente, mais en profondeur, nous attire par sa sobriété.

« Dis-moi qui tu fréquentes... », le dicton prend ici valeur de manifeste qui, bien souvent, n'est pas à l'honneur du peintre dont le compagnonnage n'est pas toujours très recommandable.

Mais l'histoire de l'art est là pour nous rassurer et Corneille fait penser à la fois de beaucoup de sagesse et d'esprit en citant les mots des maîtres entre eux, Manet disant de Renoir : « Il ferait mieux de s'arrêter de peindre », Gréco sortant de la chapelle Sixtine en disant de Michel-Ange : « Quel homme ! dommage qu'il n'ait pas su peindre. » Et enfin cette confession de Delacroix : « De nous tous, c'est Meissonnier qui restera ! » Tout cela n'est-il pas — somme toute — assez rassurant ?